

habitude de distribuer les pièces du dernier étage entre tous les locataires, à commencer par ceux du bas ; de sorte que souvent dix familles doivent passer par le même escalier pour aller se coucher sous le toit.

Voilà le milieu qui attend le Canadien qui vient travailler dans les manufactures de coton. On comprend que la vie y est un peu monotone et que l'avenir y soit incertain : tous les œufs sont dans le même panier !

Cependant, c'est vers Fall-River et d'autres centres plus ennuyeux encore, quoique moins peuplés, que se dirigent la masse des cultivateurs canadiens qui émigrent avec une nombreuse famille. Pourquoi ? Parce qu'ils n'est pas nécessaire de connaître un métier pour entrer dans ces manufactures et qu'il y a de l'ouvrage pour tout le monde, pour les enfants et pour les femmes, lesquelles—ouvrage pour ouvrage—gagnent autant que les hommes.

L'espace d'un article dans le MONDE ILLUSTRÉ ne me permet pas d'entrer dans les détails d'un début à la manufacture. Je renvoie mes lecteurs, pour le moment, aux pages de "Jeanne la Fileuse," ce roman qui vaut d'être vu, à plus d'un titre. S'il n'y en a plus en librairie, il faut en demander une nouvelle édition à M. H. Beaugrand.

Qu'il suffise de dire qu'on gagne, en moyenne, dans les manufactures, à l'heure qu'il est, quand elles marchent, de six à sept dollars par semaine. Ce n'est pas beaucoup ; mais si vous êtes cinq ou six à l'ouvrage, que vous viviez en commun, vous trouverez encore le moyen de mettre de côté de l'argent, pour envoyer en Canada.

Voilà le raisonnement que se font beaucoup de cultivateurs ; pour amasser la somme qu'ils se sont fixée, ils s'imposent les plus dures privations, s'exposent au mépris des autres races, endurent tout, consolés par l'espoir de jouir de l'aisance au pays, comme récompense de leur sacrifice. Malheureusement, le chômage forcé vient souvent déjouer leurs calculs ; alors, il faut retourner au Canada pour attendre de meilleurs jours. Je connais de ces gens qui sont à leur troisième voyage, entrepris dans l'espoir de libérer une terre qui se déprécie durant leur absence. Ils font la fortune des chemins de fer, beaucoup plus vite que la leur.

Mais à côté de cette population flottante, qui sera toujours considérable dans des centres comme Fall-River, il s'est formé une forte colonie permanente, qui prospère et sur laquelle notre nationalité peut compter pour l'avenir. Après un stage dans les manufactures, l'immigré intelligent, qui veut se fixer dans le pays, trouve un métier plus lucratif, ou il se lance dans le commerce. La fortune, ici comme ailleurs, récompense les braves.

M. Pierre-F. Péloquin, un des principaux épiciers de Fall-River, est en même temps président de la Banque Lafayette, et il a été élu commissaire des écoles publiques, position d'un accès assez difficile pour un catholique.

Quelques-uns font mieux que thésauriser ; ils deviennent des hommes éminents dans leur profession, comme M. Hugo A. Dubuque, ancien représentant à la législature du Massachusetts, et dont il est actuellement question comme candidat au poste de procureur-général de l'Etat du Massachusetts. A ce propos, le *Boston Herald* faisait de grands éloges de notre compatriote.

Dans la politique municipale, les premiers succès des Canadiens remontent à 1880, alors qu'ils élurent M. Victor Geoffron, actuellement représentant du comté de Verchères à Ottawa, au Conseil-de-Ville. Aujourd'hui, ils comptent trois membres du Conseil et un échevin. Une grande partie de ce progrès est due au travail énergique d'un tout jeune homme, M. Edmond Côté. Ce monsieur est un de ces organisateurs de naissance, qui sont une force pour une nationalité. Après avoir siégé plusieurs années au Conseil, il devint président et chef réel du bureau des échevins ; et, durant ce temps, il fit faire des travaux qui transformèrent le quartier canadien. L'an dernier, il fut fortement question de sa candidature à la



LES CRÉATEURS DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

mairie ; malheureusement, nos Canadiens ne surent pas se montrer unis, et M. Côté se retira.

M. Paul-H. Ménard lui a succédé comme représentant du quartier Six, dans le bureau des échevins. C'est aussi un Canadien qui réussit dans les affaires.

T. SAINT-PIERRE.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

M. PRAD, DE L'ODÉON, ADMINISTRATEUR DE LA SCÈNE AU MONUMENT NATIONAL

Une tête pas banale, avec des idées dedans. Des yeux qui voient. Une bouche qui parle.

Voilà M. Prad, l'artiste engagé par la direction de notre Comédie française.

Et, que rentrent pour cette fois, ceux-là même que ce profil typique aura étonnés, leur sourire commisérateur à l'endroit du silhouettiste.

Il n'est pas si sot que ça de dire d'un homme qu'il possède une tête dans laquelle des idées se donnent la peine d'éclorre.

Car il importe de distinguer entre les idées traîneuses de rue, à la portée de tous, et celles dont l'étude seule facilite l'éclosion.

Pas si sot de dire d'un homme qu'il a des yeux qui voient, alors qu'il s'en trouve tant que l'amour du moi aveugle au point de paralyser toutes leurs facultés intellectuelles.

Enfin, j'estime qu'on peut également dire :

"M. Prad possède une bouche qui parle", sans risquer de passer pour un imbécile.

C'est un défaut national contracté au contact de l'Anglais, chez plusieurs d'entre nous, que cette monotonie de langage, cette mollesse d'articulation, cette paresse d'exprimer, comme nous le ressentons, un sentiment qui s'est emparé de notre être. Nous ne vibrons pas assez, ça c'est certain, et si nous avons le feu sacré, c'est pour le moins un feu qui couve.

Pierre rencontre son ami Paul et lui apprend que la fiancée vient de mourir ; seulement, il lui dit ça

comme s'il lui demandait une allumette. Mêmes inflexions de la voix.

M. Prad a étudié, beaucoup étudié. Il connaît de mémoire son Legouvé, ses classiques et tout le grand répertoire moderne ; il est l'auteur d'une brochure importante sur l'art de dire. La littérature française et ses évolutions lui sont choses familières ; il possède, en un mot, le génie de sa langue.

Aurait-il été, sans cela, professeur au Conservatoire de Bordeaux, pendant dix ans ? Aurait-il été, à l'Odéon et à la Porte Saint Martin, le camarade et collaborateur de Coquelin et de Mounet-Sully ? Ce fut avec ce dernier qu'il vint jadis à Montréal, alors que *Le Journal* du temps publiait à son sujet une critique très élogieuse du rôle qu'il avait si dignement rempli dans *Hamlet*.

On s'en souvient, il interpréta le rôle du grand prêtre dans *Edipe Roi*, et celui de Don Guridan, de *Ruy Blas*.

Nos artistes compatriotes ne peuvent que tirer le meilleur parti possible du commerce quotidien de ce homme charmant, de cet artiste érudit, de ce professeur paternel, à qui nous souhaitons parmi nous cordiale bienvenue, ainsi qu'à Mlle Ethel, sa fille, dont nous causerons prochainement.

Nous ne regrettons qu'une chose : l'exiguïté du cadre de cette silhouette, qui nous force à taire tant d'autres choses. Nous nous reprendrons.

GUSTAVE COMTE.

NOTES ET IMPRESSIONS

En amour, c'est comme au paradis : Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.—JLLA.

Il y a déjà de l'homme dans l'écolier ; il y a toujours de l'écolier dans l'homme.—VICTOR HUGO.

J'aime les gens d'esprit parce qu'ils m'en donnent.—ACHILLE TOURNIER.

Les peuples qui ont l'esprit fin sont naturellement portés à se décrier eux-mêmes.—ALFRED CROISSET.